

Ce qui a été ravi

Frédérique Guétat-Liviani, *Le premier arrondissement*,
Sitaudis, 2013

Anne-Renée Caillé

Numéro 307, printemps 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/73514ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Caillé, A.-R. (2015). Compte rendu de [Ce qui a été ravi / Frédérique Guétat-Liviani, *Le premier arrondissement*, Sitaudis, 2013]. *Liberté*, (307), 57–57.

Ce qui a été ravi

La poésie de Frédérique Guétat-Liviani offre un refuge aux plus vulnérables.

ANNE-RENÉE CAILLÉ

« **C**E QUI M'INTÉRESSE c'est "Où il est le poème?" parce que lui aussi il se déplace tout le temps », explique Frédérique Guétat-Liviani dans un entretien à la suite de la publication de son dernier livre, *Le premier arrondissement*. Le poème est mobile, non confiné; il est, potentiellement, partout. Guétat-Liviani elle-même se « déplace » continuellement entre différentes pratiques artistiques. À partir de 1988, elle publie ses textes dans des périodiques français comme *Doc(k)s*, *Banana Split*, *Action poétique*, et ses livres chez de petits éditeurs comme Collodion, Plaine Page ainsi que chez Léo Scheer. Tout en étant active dans le milieu de la poésie française (elle accumule les lectures et performances publiques), elle dirige les éditions Fidel Anthelme X, collabore à des traductions et poursuit une carrière comme plasticienne.

Il n'est pas rare que sa poésie expose ses autres « amours », au détour de références à une langue étrangère difficile à pénétrer (« Il faut traduire et trahir sans cesse. / Tu ne te souviens plus en quelle langue chantait ta mère. ») ou à la « fabrique » du livre, à ses considérations matérielles : le choix du support, la typographie, la « prouesse du travail » d'impression et le pouvoir même de l'imprimeur (« Peu importe les machines fonctionnent elles tourneront / ailleurs. / Les caractères se réduisent mais ne s'effacent pas. »). Le message tracé, « dessiné », a également un pouvoir manifeste, comme celui de la pancarte : « La blancheur du papier [...] un marqueur noir [...] Une odeur révolutionnaire. / Je dessine des lettres des astres des chiffres des points. / Je numérote les pages d'un manifeste exsangue. »

Grâce à une découpe minutieuse de la ligne, à l'utilisation généreuse du point et à l'insertion répétée d'espaces blancs dans

les vers, Guétat-Liviani impose un rythme suspendu, au sein duquel la profondeur des silences est variable. Le lecteur doit être sensible à la longueur des pauses marquées par les vides qui ont parfois, comme la virgule, la fonction d'isoler les mots ou syntagmes. Suivre le rythme devient par moment

périlleux. Les sept parties du livre délimitent ses différentes thématiques : l'enfermement, l'enfance, la production du livre, les ruines de la guerre en Russie, la professionnalisation du métier de poète, l'immigration et les

conflits armés en Algérie. Cela étant dit, le segmenter de cette façon n'est pas fidèle à sa composition véritable, laquelle vise une porosité entre les sections. La dernière partie s'intitule « L'ascendant de la septième maison », mais notons aussi d'autres occurrences du chiffre sept, comme la présence de Bethsabée, figure biblique du livre des Rois, dont le nom en hébreu signifie la septième fille. Dans un entretien avec Liliane Giraudon, la poète décrit la complexité de la composition de son livre en sept parties, qui seraient chacune une forme géométrique singulière préalablement dessinée et dont l'ensemble formerait un équilibre; la poète parle même d'une installation. Nous serions malhonnête de dire que nous avons perçu cette dimension visuelle à la lecture.

Le « déplacement » dans *Le premier arrondissement* concerne plus largement un certain nomadisme et le fait d'être minoritaire *ailleurs*. Même transitoire, cette condition provoque une attention à l'environnement, à ses meurtrissures :

C'est un bateau rouillé devant un entrepôt
[laissé pour compte.
Le panneau devait indiquer quelque chose.
L'effacement des lettres a entraîné l'oubli
[de la chose.

Abandonnés par la guerre, effrités, ruinés, les lieux sur lesquels le regard se pose se mettent à exister, mais leur identité demeure approximative. Où sont-ils exactement? Ont-ils encore un nom? L'objectif est peut-être de perpétuer une forme de *laisser derrière soi*. Ces lieux ont une valeur dans les yeux du regardant. Autrement, ils restent là, désolés.

« Ce qui m'intéresse c'est "Où il est le poème?" parce que lui aussi il se déplace tout le temps. »

Guétat-Liviani est particulièrement sensible au décalage ressenti face aux horreurs de la guerre, au fait, presque injuste, qu'elles ne lui sont pas « destinées » :

Dans cette langue nous ne parvenons
[pas à lire les journaux.
Nous nous promenons nous n'avons
[rien d'autre à faire.
Les bombardements ne nous sont pas
[destinés.

La guerre n'est précisément pas *juste*, mais pour la poète, deux catégories de personnes en souffrent davantage : les pauvres et les enfants. Les pauvres n'ont pas les moyens de fuir la guerre et « les enfants sont pauvres par définition ». En conséquence, la poète dit donner des noms aux victimes enfants, un toit, elle leur cuisine des repas; son fantasme de soins se double du rêve de les extraire de la guerre. Un vers après l'autre, Guétat-Liviani construit des abris et des tombeaux en papier.

Des dizaines de figures d'enfants, la plupart du temps sans nom, énigmatiques, parcourent *Le premier arrondissement*. En plus de signaler leur fragilité, singulière – ils ne tiennent pas debout, ne dorment pas ou ne se réveillent plus, ne répondent pas à leur nom –, elle les dote d'une puissante lucidité, d'une certaine voyance. Si Frédérique Guétat-Liviani s'intéresse au fait qu'ils occupent parfois un espace qui n'a pas encore été « ravi » par l'homme, elle ne cesse de cibler *tout* ce qui l'a, malheureusement, déjà été. **L**